
Enjeux esthético-idéologiques du stéréotype dans les derniers romans de Mongo Beti

J.-J. Rousseau Tandia Mouafou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/1274>

DOI : 10.4000/narratologie.1274

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Référence électronique

J.-J. Rousseau Tandia Mouafou, « Enjeux esthético-idéologiques du stéréotype dans les derniers romans de Mongo Beti », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 17 | 2009, mis en ligne le 22 décembre 2009, consulté le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/1274>

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2019.



Cahiers de Narratologie – Analyse et théorie narratives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Enjeux esthético-idéologiques du stéréotype dans les derniers romans de Mongo Beti

J.-J. Rousseau Tandia Mouafou

- 1 S'il est une chose qui caractérise les trois derniers romans de Mongo Beti¹, c'est bien leur régime de référentialité qui, malgré sa relative indécidabilité, les inscrit dans un espace-temps qui est celui de la société postcoloniale africaine. A l'observation, ces romans peuvent être lus à travers une grille, celle d'une sociopoétique des valeurs du moment où les usages sociaux, tels qu'ils y sont décrits, semblent fixés dans une inertie parfaitement rendue par des séquences narratives. Alain Viala, par le terme sociopoétique, voudrait mettre en évidence la corrélation qui existe entre les faits sociaux, purement externes à la textualité, et leur influence sur le programme structural des œuvres littéraires qui entendent justement verbaliser cet univers référentiel appelé société. Il explique : « [...] force est d'admettre que les variations historiques des répertoires, définitions et répartitions de genres se font sous l'effet de causalités externe à la pure textualité, donc sous l'effet de faits de société : la corrélation entre ces faits et les états de la poétique donne l'objet de la *sociopoétique*² ». En effet, le topos de la fixité, ou si l'on veut du figement caractéristique de l'univers social ainsi mis en texte nous a fait penser à un concept comme le stéréotype pouvant nous conduire dans nos explorations. Aussi prétendons-nous dans cette réflexion, comme le titre l'indique, explorer cette problématique en l'articulant à un double enjeu. D'abord esthétique, en empruntant à une approche sémiologique, laquelle nous permettra de voir par quels procédés les textes rendent perceptibles ces usages stéréotypés de la socialité. Ici, l'articulation de la sociopoétique au stéréotype pourrait s'expliquer parce que l'objectif serait de montrer comment la poétique des textes en question est fortement influencée par le réel dont ils s'inspirent. Idéologique ensuite parce que notre réflexion vise, *in fine*, à étalonner ces stéréotypes à des « blocs-valeurs³ ». Charles Grivel part en fait du principe que « les phrases du texte sont considérées comme le revêtement plus ou moins extensif et spectacularisé – c'est-à-dire coulé dans une « action », porté à la représentation – des valeurs basiques⁴ ». En d'autres termes, le

texte littéraire ne serait qu'une représentation oblique d'un système idéologique. Il s'agit plus précisément des « universaux idéologiques » qui « sont les relais profilés des mots du texte⁵ ». On comprend que ceux-ci matérialisent un système axiologique en vogue dans une société que nous essayerons ultimement de dévoiler. Ainsi, à la sociopoétique et au stéréotype, viendrait s'ajouter l'éclairage de la sociocritique qui, contrairement à la sociologie de la littérature, prône un immanentisme ouvert sur l'extratextuel qui peut s'afficher comme une société donnée. Claude Duchet affirme à propos :

Au sens restreint, rappelons-le, la sociocritique vise d'abord le texte. Elle est même lecture immanente en ce sens qu'elle reprend à son compte cette notion de texte élaborée par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire. Mais la finalité est différente, puisque l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte des formalistes sa teneur sociale⁶

- 2 Et revenant au « stéréotype », s'il faut en faire une brève histoire, nous dirions qu'il est un concept opératoire dans les sciences sociales où il « apparaît comme une croyance, une opinion, une représentation concernant un groupe et ses membres⁷ ». En articulant le concept de stéréotype à la narration littéraire, un pont est donc jeté entre sciences sociales et littérature, celle-ci devant emprunter à celles-là des outils d'analyse parmi lesquels figurent en bonne place celui de stéréotype. D'où l'opportunité justement de l'éclairage sociocritique, cette méthode critique qui a utilement perçu les choses sous cet angle en posant que le texte littéraire laisse toujours se déployer et se construire, dans sa clôture, une socialité. Aussi pouvons-nous comprendre Régine Robin pour qui la visée ultime de la sociocritique, « c'est le statut du social dans le texte et non le statut social du texte⁸ ». S'il existe donc un statut du social dans le texte, il serait intéressant de convoquer un concept comme le stéréotype afin d'explorer son mode de construction et de voir comment sont investis, dans le sillage d'une lecture sociopoétique, les différents paramètres de la textualité. Jean-Louis Dufays considère justement que « le terme stéréotype désigne une structure, une association d'éléments qui peut se situer sur le plan proprement linguistique (syntagme, phrase), sur le plan thématique-narratif (scénarios, schémas argumentatifs, actions, personnages, décors), ou sur le plan idéologique (propositions, valeur, représentations mentales)⁹ ». En inscrivant notre projet herméneutique dans le cadre fixé par cette définition, nous nous proposons une relecture des romans de notre corpus en analysant les stéréotypes verbaux, narratifs et comportementaux. Il s'agira certes d'une approche sociopoétique d'entrée, mais laquelle différera une autre préoccupation d'ordre sociocritique puisque le statut du social dans le texte, une fois configuré, sera étalonné en dernier ressort à un hors-texte afin de réactualiser la problématique de l'écriture comme éventuel analogon ou simulation du monde réel.

Les stéréotypes verbaux et narratifs

- 3 On doit à Philippe Hamon cette réflexion théorique qui pose que le dire d'un personnage constitue un point-valeur à partir duquel peuvent être distribuées ses positivités ou ses négativités. Le critique parle à cet égard d'un phénomène d'évaluation, défini dans les termes suivants : « [...] l'évaluation [...] peut être considérée comme l'intrusion ou l'affleurement, dans un texte, d'un savoir, d'une compétence normative du narrateur (ou d'un personnage évaluateur) distribuant, à cette intersection, des positivités ou des négativités, des réussites ou des ratages, des conformités ou des déviances, des excès ou des défauts, des dominantes ou des subordinations hiérarchiques, un acceptable ou un inacceptable, un convenable ou un inconvenant¹⁰ ».

- 4 Dans notre corpus, nous avons relevé des clichés d'expression faisant l'objet d'une évaluation de l'instance discursive. C'est le cas de *Trop de soleil tue l'amour* où le narrateur s'en prend à l'inertie qui a gagné la fonction publique dont les agents, en principe appelés à servir de façon désintéressée, trouvent toujours l'occasion de se dérober aux tâches qu'on leur demande d'accomplir par une formule devenue un cliché : « Je vais voir ce que je peux faire » (TS, p.177). Ce qui justifie, de la part du narrateur, le commentaire évaluatif suivant : « Cette formule est utilisée *rituellement*¹¹ ici par les fonctionnaires pour éviter tout effort et se dérober à la sollicitation d'un usager » (TS, p.117). Ces hommes de qui la société attend beaucoup ne s'assument que comme pures négativités, instances désubstantifiées dont le narrateur de *L'histoire du fou* essaie de formuler le diagnostic : « Ce sont pourtant les traits où se montraient *ordinairement* les agents de la fonction publique après que trente années de dictatures les eurent malaxés comme glaise et finalement déshumanisés » (HF, p.117)
- 5 Dans ce roman, on voit le narrateur s'attaquer à la gestion du pouvoir politique qui ne se fait pas de façon concertée. Voici comment nous y est présentée une séance de travail entre le chef d'Etat et ses proches collaborateurs. Alors que sont demandés les avis des uns et des autres afin de désamorcer une crise qui menace la sécurité de l'Etat, on assiste à une superposition de répliques, toutes construites autour du même patron syntaxique, une espèce de stéréotypie linguistique qui remet en cause le savoir-dire de ces politiciens :
- Va pour ce nouveau témoignage, gronda le chef de l'Etat ramassé sur lui-même comme un bouledogue, mais que ce soit la dernière séance de cette mascarade, est-ce que c'est bien clair ? Je veux entendre une réponse de chacun : est-ce que c'est bien clair, cette fois ?
 - Très clair, Excellence, dit le premier conseiller intime en s'inclinant.
 - Très clair, Excellence, dit le deuxième conseiller intime en s'inclinant.
 - Très clair, Excellence, dit troisième le conseiller intime en s'inclinant.
 - Très clair, Excellence, dit le quatrième conseiller intime en s'inclinant.
 - Très clair, Excellence, dit le cinquième conseiller intime en s'inclinant.
 - Très clair, Excellence, dit le sixième conseiller intime en s'inclinant.
- (HF, p.99)
- 6 On perçoit bien comment la manipulation des signes linguistiques est une médiation à partir de laquelle peut être évaluée l'instance discursive. Dans un contexte où l'on se serait attendu à ce que la parole eût un pouvoir symbolique, il n'en est rien. On assiste beaucoup plus à un ressassement de lieux communs, de formules convenues. La stagnation de la parole éclipse le dialogue légitimement attendu puisqu'il ne s'agit plus d'« une suite hiérarchisée de séquences appelées échanges¹² ». Ces répliques figées, majoritairement non référentielles parce que ne participant plus à la co-construction intentionnelle de la signification, encore moins à la co-construction des mondes, matérialisent la violation des lois d'informativité et de pertinence¹³. Le commentaire évaluatif du narrateur se veut ici un peu biaisé, puisqu'il emprunte à des indications kinésiques (« dit le premier conseiller intime en s'inclinant, dit le deuxième conseiller intime en s'inclinant », etc). Le stéréotype d'expression s'accompagne d'un élément paraverbal (l'inclinaison du corps), ce qui donne à croire que nous sommes dans un univers où le figement de la parole n'est qu'une restitution stylistique du nivellement par le bas. Dans un cas comme dans l'autre, le cliché se veut mimétique car comme le dit si bien Riffaterre, « la formule figée, parce qu'elle est inséparable de certaines attitudes sociales ou morales, sert à l'auteur à situer son personnage¹⁴ ».

- 7 Dans *L'histoire du fou*, le récit, au niveau thématique-narratif, est marqué par endroits par ce que nous pourrions appeler un « stéréotype scripturaire ». Il y est évoqué une République dans laquelle la valse de coups d'Etat qui la caractérise a tôt fait de s'afficher comme un stéréotype. Aussi la narration s'en trouve-t-elle affectée par une sorte de reduplication du même motif. Il n'y a qu'à voir comment y est décrite l'ambiance qui prévaut après un *pronunciamiento* :

Par la suite, les hommes du Ministre d'Etat n'auraient qu'à faire comparaître le Président déchu devant un tribunal militaire qui le condamnerait à mort : c'est ainsi qu'on avait pris l'habitude de procéder. *Cela faisait partie des traditions culturelles* en quelque sorte (HF, p.131).

- 8 Cette séquence est reprise à l'identique quelques pages plus loin suite à un autre coup d'Etat :

Par la suite, les hommes du Ministre d'Etat n'auraient qu'à faire comparaître le Président déchu devant un tribunal militaire qui le condamnerait à mort : *c'est ainsi qu'on avait pris l'habitude de procéder* (HF, p.156).

- 9 Il en est de même de la séquence décrivant l'exécution des mutins lors d'un coup d'Etat :

On montra ensuite un défilé de soldats en treillis, sans casque, débraillés eux aussi et pieds nus, la tête baissée et hirsutes comme le colonel. Sur l'ordre d'un gradé qui se tenait en serre-file, ils s'accroupirent les mains nouées au-dessus de la tête, puis, d'un seul mouvement, s'étendirent de tout leur long, face contre l'asphalte (HF, p. 63).

- 10 et de celle qui évoque une circonstance analogue lors d'un autre coup d'Etat :

On montra ensuite un défilé de soldats en treillis, sans casque, débraillés eux aussi et pieds nus, la tête baissée et hirsutes comme le commandant ci-devant procureur frivole. Sur l'ordre d'un gradé qui se tenait en serre-file, ils s'accroupirent les mains nouées au-dessus de la tête, puis, d'un seul mouvement, s'étendirent de tout leur long, face contre l'asphalte (HF, p. 155).

- 11 A deux moments similaires de l'histoire correspondent deux séquences diégétiques identiques. Cette répétitivité scripturale, qui impose une excroissance au temps du récit par reduplication des séquences narratives qui textualisent ces épisodes relatifs aux coups d'Etat, finit par inscrire le phénomène de l'instabilité politique dans la durée, mieux, dans la permanence. À la suite de Philippe Hamon, nous sommes enclins à penser que ces stéréotypes verbaux et narratifs constituent un « symbole langagier réactionnaire, renvoyant à un modèle figé, non évolutif, à un univers du *statu quo* ou du retour au même¹⁵ ». Une étude des comportements dans l'univers romanesque nous conforterait davantage dans ce point de vue.

Les stéréotypes comportementaux : du thématique-discursif à l'idéologique

- 12 Aux premières pages de *Trop de soleil tue l'amour*, le narrateur déclare : « Il suffit d'avoir vécu quelques semaines dans un république africaine francophone pour concevoir l'incroyable monotonie existentielle propre à ces pays » (TS, p.12). Cela nous renvoie à la notion de stéréotype tel que la définit Jean-Louis Dufays : « J'appelle stéréotype toute structure verbale, thématique-narrative ou idéologique qui se signale *par sa fréquence, son caractère inoriginé, son figement et le caractère problématique de sa valeur* (esthétique, morale, référentielle) »¹⁶. On peut donc comprendre que cette monotonie existentielle est, dans les romans de notre corpus, le fait caractéristique de ces espaces de vie où les attitudes et comportements brillent par leur figement, leur sclérose. Cette stéréotypie y est rendue par des outils lexicaux et grammaticaux dont la particularité est qu'ils

expriment l'aspect itératif ou continuatif des attitudes, légitimant ainsi le règne de l'identique et du répétitif.

- 13 La socialité s'y décline en plusieurs paradigmes. Et chaque fois, on voit bien comment le stéréotype laisse affleurer, d'un point de vue axiologique, des valeurs ou des représentations mentales au caractère somme toute problématique. Plusieurs pôles thématiques peuvent ainsi être mis en exergue afin de servir d'illustration. C'est le cas, par exemple, de la dépravation des mœurs qui est depuis lors inscrite dans la durée : « Oui, c'est un usage consacré ici même pour un célibataire [...] de ne point emmener sa partenaire d'une nuit chez soi » (BB, p.8) déclare le narrateur. Cette conduite est davantage explicitée : « Une pratique commune, c'est d'emmener sa partenaire d'une nuit à l'auberge, dans un hôtel ou, mieux encore, dans un studio ou tout autre local idoine prêté par un ami complaisant pour l'occasion, et qu'on appelle abattoir. C'est comme ça que ça se passe ici » (BB, p.9). Lorsqu'il est fait cas de l'éthylisme, le personnage est présenté au petit matin comme ayant « déjà un verre dans le nez, selon l'usage des hommes d'ici à cette heure de la journée » (BB, p.234). A propos de l'analphabétisme, tout porte à croire qu'il s'agit d'un fait culturel, à l'exemple de la petite Nathalie qui « ne lisait jamais, comme presque tous nos compatriotes » (BB, p.232).
- 14 Dans ces lieux, il n'existe aucune loi permettant de réguler les comportements. Le personnage du policier n'est plus l'agent social mandaté pour rétablir l'ordre. Face à la foule qui tente de lyncher un voleur, sont présentés : « [...] deux hommes en tenue qui, n'étant pas en service, n'avaient eu aucun ascendant sur leurs concitoyens au demeurant peu disciplinés par nature » (BB, p.215). L'éthique quant à elle semble depuis lors avoir été rangée dans les placards poussiéreux. Les trafics d'influence ont élu domicile dans l'habitus du moment où « ici, tout le monde peut acheter tout le monde à condition d'avoir un peu d'argent, pas même beaucoup » (TS, p.228). De même l'exercice d'une profession ne procède pas toujours d'un savoir faire précédemment acquis. On comprend dès lors la raison du parcours atypique du pseudo avocat qu'est Eddie :
- L'avocat, qui n'en était pas vraiment un, s'appelait communément Eddie, bien que Eddie ne fut pas vraiment son nom, ainsi qu'il arrive souvent ici, surtout ces dix derniers années qui ont vu l'anarchie, la fraude et le désarroi envahir notre société (TS, p.42).
- 15 Dans cet univers, la corruption est devenu une véritable manie. Notre narrateur déclare à ce propos : « Il y a une manière de passer inaperçu ici, à la portée du premier venu, c'est de rendre la police aveugle » (BB, p.226). C'est dans le même ordre d'idées que le policier évoque la régularité de l'arnaque des taximen dont ils sont les auteurs : « C'est simple, tu siffles au passage d'un taxi ou d'un car. Le type se range. « Papiers ? » Il tend une liasse de paperasses sales, torchonnées. C'est toujours comme ça » (TS, p.128). Cela est confirmé par le narrateur qui renchérit : « Habituellement, on rassemble les éléments du commissariat au début de la journée pour leur communiquer, par une formule codée, le tarif fixé quotidiennement par le patron, et proposé à la négociation de l'assistance » (TS, p.118). Et l'usager qui est le taximen n'a plu qu'à se résigner à accepter la pratique, d'autant plus qu'il est le métonyme d'un corps de métier réfractaire aux règles. Aussi peut-il confesser au moyen d'un présent d'habitude : « Pas de permis. Pas d'assurance. On fait comme ça. Tu tombes sur le mange-mille¹⁷ là, tu donnes deux milles, tu es tranquille pour la journée. L'assurance, le permis, tu trouves l'argent où ? C'est trop cher » (BB, p.19).

- 16 On l'aura compris, la police est un corps dont la compétence est le reflet même de l'impéritie, tant et si bien qu'une initiative aussi banale qu'une enquête a toutes les chances d'aboutir à une impasse, parce que « *chaque fois qu'on fait une enquête, avoue le commissaire, on tombe inmanquablement sur un grand* » (TS, p.185). Même les agents qui ont à charge la distribution des énergies vitales comme l'électricité et l'eau brillent par leur incompétence, d'où cette image d'une capitale « *habituellement mal éclairée* » (HF, p.135) et « *où [l'eau] faisait traditionnellement des apparitions capricieuses* » (HF, p.135).
- 17 Du point de vue politique, c'est également l'identique et le répétitif qui prévalent. Le politique phagocyte l'économique, à preuve, chacune des sorties du président a pour corollaire la paralysie de la capitale, orchestrant ainsi un manque à gagner terrible aux opérateurs économiques. Eddie dresse un bilan inquiétant de la situation :
- Quelque chose vous étonne encore dans ce pays ? L'activité économique paralysée, est-ce le problème du président ? Aujourd'hui, c'est lui, demain c'est un autre rigolo, chef d'Etat de je ne sais quelle merdique république bananière, ça sera pareil, des heures à poireauter comme des cons, je devrais dire en vrais cons. Après-demain, ce sera la première dame, comme ils disent ici, et rebelote. L'activité économique paralysée, qu'est-ce que vous allez chercher là ? (BB, pp.13-14).
- 18 Et un taximan d'avouer : « *Quand le président sort, c'est toujours comme ça. J'ai vu ça toujours* » (BB, p.13). La résignation qui transpire de ces propos est en passe de devenir un comportement doxique
- 19 Par ailleurs, ce sont les populations elles-mêmes qui sont accusées d'être les actrices principales de leur propre drame. Elles sont habituées depuis belle lurette à passer à côté des occasions qui auraient pu un tant soit peu infléchir la courbe de leur destin. A preuve, les meetings politiques laissent dévoiler une monotonie à la fois curieuse et énervante. Voici retracé l'itinéraire d'une caravane politique : « *Tout se déroula de la même façon [...] le héros suscita le même tonnerre de youyous et de roulements de tam-tams* » (TS, p.170) avant de combler les attentes « *réelles* » de la foule « *habituée de longue date à festoyer lors des visites des politiciens* » (Ibid.). Même tableau des négociations diplomatiques du moment où « *[...] dans les rencontres diplomatiques d'ici quand il y a beaucoup de monde, les négociations ne prennent guère de temps, parce que les gens sont trop pressés de passer à la suite qui est beaucoup plus délectable [manger !]* » (TS, p.113). On le voit, c'est le rêve de Liberté, de changement tout court qui, à chaque occasion, se transforme en une sinistre kermesse de la consommation stomacale. On comprend pourquoi notre narrateur nous présente l'image d'une société lézardée à perpétuité, signe avant-coureur de sa désintégration. Il restitue cet état de choses en usant d'un présent gnomique et en jouant sur le report de voix :
- Ils disent que nous sommes pareils à l'écorce terrestre, couturée de lignes de fracture qui dessinent autant de plaques autonomes ; celles-ci se frôlent mais ne se soudent jamais les unes aux autres ; il arrive au contraire qu'elles se froissent mutuellement, et même se fracassent l'un contre l'autre ; ces explosions muettes et invisibles libèrent un grouillement de renégats, sycophantes, faux frères, faux culs, faux derches, tous acolytes minables de notre enfer de mesquinerie. C'est au point que, à en croire d'aucuns, sans doute les mêmes, qui se réfèrent aux guerres de libération du Viêt-nam ou de l'Algérie, tout combat collectif d'envergure nous est interdit (TS, p.99).
- 20 On comprend que l'inertie est devenue un comportement stéréotypé au point où sa cassure, fût-elle momentanée, débouche sur l'événementiel malheureusement éphémère. Dans *L'histoire du fou*, la secousse de l'inertie participe de l'effet de surprise:

« Comme toujours sous les tropiques, le débordement des colères populaires avait surpris tout le monde » (HF, p.188). Cet événementiel qui est supposé supplanter le stéréotype n'a qu'une existence météorique. Une nuit qui a laissé filtrer le soupçon d'une insurrection populaire débouche sur un lendemain ordinaire, au grand dam de notre narrateur qui dresse le tableau suivant :

On crut une nuit que c'était arrivé, parce que dans la capitale habituellement mal éclairée, les quartiers des commerces de luxe furent soudainement illuminés d'un éclat aveuglant, tandis que les crépitements, qui pouvaient être des explosions de bombes ou de grenades, se faisaient entendre sporadiquement à travers l'ensemble de la ville, eût-on dit. [...]

Mais le jour se leva sur une cité où la routine déroulait les scènes de sa monotonie ordinaire. C'était une fausse alerte. (HF, p.135).

- 21 On perçoit aisément dans l'extrait précédent comme un rivetage de deux séquences temporelles duelles. D'abord le nuit, moment de l'insurrection supposée, instant de consécration avant terme des lendemains meilleurs attendus, le tout au profit du surgissement de l'événementiel venu briser « la monotonie existentielle ». La seconde qui s'ouvre sur le « Mais » adversatif, point de cristallisation de l'antinomie, vient balayer les rêves nourris dans la nuit par les habitants, lesquels, au petit matin, « dépités gagnèrent leurs bureaux, leurs ateliers, leurs échoppes, en traînant les pieds » (HF, p.135).
- 22 On le voit bien, l'événementiel surgit mais n'entraîne malheureusement pas l'émergence du nouveau. Sa fonction modificatrice qui était légitimement attendue lui échappe puisqu'il est inapte à changer le statu quo. Il s'agit bien d'une victoire du stéréotype qui dure, domine, persiste, sur l'événementiel qui connaît une durée de temps très courte. On voit bien comment dans notre corpus, le stéréotype se structure sur le plan idéologique par une association des comportements et d'attitudes figés. D'un point de vue poétique, ils sont bien rendus par des modèles rhétoriques : les adverbes itératifs (chaque fois, souvent), duratifs (traditionnellement, habituellement, toujours), relayés par le présent d'habitude et certains quantificateurs temporels qui inscrivent les pratiques dans une durée illimitée (c'est un usage consacré, selon l'usage des hommes d'ici, habituée de longue date). On le voit, tous fonctionnent comme des « opérateurs d'universalité¹⁸ » qui brisent l'autonomie du sujet singulier, lequel est obligé de s'identifier au sujet universel supposé véhiculer des valeurs en vogue dans la socialité du moment.
- 23 Au demeurant, nous sommes en droit de penser que ces stéréotypes ainsi recensés n'épuisent pas leur signification dans l'espace resserré de la fiction romanesque. Comme l'affirme si opportunément Anne Pierrot Herschberg, « les stéréotypes sont des unités discursives inséparables du contexte énonciatif qui les rend perceptibles et qui les modalise¹⁹ ».
- Du statut social du texte à l'exploration du « hors-texte »
- 24 La démarche sociocritique commande qu'après la reconstitution du statut du social dans le texte, telle qu'il se laisse entrevoir dans l'univers romanesque, peut logiquement advenir la nécessité de comparer ce statut du social dans le texte à un « hors-texte » que définit Régine Robin comme étant « cet espace de connivence, de savoirs entre le texte et le lecteur, qui va permettre à la production du sens de pouvoir se négocier, se gérer. Présence/absence, frontière qui assure un fonctionnement sémiotique dès que les choses ou les bruits du monde sont nommés sans qu'il soit besoin de les reconnaître ou de les connaître tous »²⁰. Ces propos rejoignent le point de

vue de Philippe Hamon qui, théorisant les formes de l'écriture oblique en littérature, accrédite l'existence du « texte double qui donne un texte visible pour un texte invisible »²¹. Nous voudrions dans cette optique poser que cet univers romanesque représente, de façon métonymique, la société africaine postcoloniale. L'enjeu sociocritique de notre étude consisterait ici en le dévoilement d'une société où prévaut le règne de l'identique et du répétitif, une société qui s'affiche comme lieu de fixité, de cristallisation des inerties collectives. L'alliance du stéréotype à la narration constituerait donc, pour l'activité scripturaire, une poétique d'un genre particulier, celle du figement dans le chaos. C'est cet immobilisme de la vie mis en texte qui, de l'avis de Mongo Beti lui-même, pourrait inspirer « une vision du monde transcendant la platitude quotidienne »²². C'est d'ailleurs dans ce sens que renchérit Ruth Amossy: « Sans doute la conscience du stéréotype et sa dénonciation systématique visent-elles à s'opposer aux ralliements aveugles et aux coups de force fondés sur la puissance de l'impensé collectif²³ ».

- 25 Bien plus, nous osons croire que Mongo Beti, dans ses derniers romans, procède ainsi afin de fixer des balises au processus de réception. Il s'agit bien d'une écriture de la contextualisation pour laquelle les stéréotypes « fournissent les codes de la (re)production du 'réel' »²⁴. Alors cette écriture des stéréotypes devient une stratégie narrative car « sur le plan référentiel (vrai vs faux), apprécier la part de « réalité » du texte équivaut à adhérer aux stéréotypes qui donnent l'illusion de cette réalité²⁵ ». Bien au-delà de cette illusion référentielle et au regard de la pression de l'actualité qui transpire des pages, il y a que le lecteur, plus précisément le lecteur issu des sociétés africaines postcoloniales, se trouverait en situation de « réception impliquée²⁶ ». En effet, au cours de la lecture en acte de ces derniers romans de Mongo Beti, le critère émotionnel l'emporterait. La charge affective de ce lecteur aurait pour corollaire le trouble et le plaisir intimes émanant de la reconnaissance d'une certaine affinité avec les « réactions psychiques mises scripturairement en figures verbales²⁷ ». Ainsi se sentirait-il comme dénudé à travers ces stéréotypes narrés, lesquels lui renverraient, par un jeu de miroir, sa propre image à lui.

Conclusion

- 26 L'ambition de cette étude a été de rendre productive l'articulation du stéréotype à la narration littéraire. Aussi notre projet herméneutique a-t-il été conduit en deux grands temps. D'abord nous avons montré que stéréotype et narration littéraire, dans le cas de notre corpus composé de trois romans, orchestre une sociopoétique vérifiable sur le plan verbal et thématique-narratif. Du moment où cette sociopoétique nous a permis de circonscrire un statut du social dans les textes étudiés, nous avons voulu dans un second temps voir si l'effet de fiction justement ne consistait pas à dire de façon oblique un espace social qui serait accrédité par la réalité empirique. C'est ainsi que le stéréotype, appréhendé d'un point de vue idéologique, nous a conduit à la découverte d'une socialité où prévaut un système axiologique problématique, tant le dire et le faire y reçoivent un fort coefficient de péjoration. En dernier ressort, nous avons voulu rattacher toutes nos précédentes analyses, ainsi que les conclusions y afférentes, à un univers doxographique dans lequel se reconnaîtraient le lecteur aussi bien que le scripteur. Elles rejoignent ainsi les vues de Ruth Amossy et Anne Pierrot Herschberg qui soutiennent que « les clichés et les stéréotypes apparaissent comme des relais essentiels du texte avec son en-dehors, avec la rumeur anonyme d'une société et ses représentations²⁸ ».

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM Jean Michel, *Les textes : types et prototypes*, Paris, Nathan, 1997.
- AMOSSY Ruth, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1993.
- AMOSSY Ruth, HERSCHBERG Anne Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997.
- BONDARENCO Anna, « Le stéréotype et l'événementiel dans la description de la ville Oran du roman *La peste* d'Albert Camus », in Actes du 23^{ème} colloque d'Albi-Toulouse sur « Les langages de la ville », Toulouse, Université de Toulouse-Le-Mirail, juin 2003, pp.167-178.
- DUFAYS Jean Louis, « Stéréotype, lecture littéraire et postmodernisme », in PLANTIN Christian (éd.), *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993, pp.80-91.
- ID, « Stéréotype et littérature. L'inéluctable va-et-vient », in GOULET Alain (dir.), *Le stéréotype. Crises et transformations*, Actes du colloque de Cerisy-La-Salle, Presses universitaire de Caen, 1994, pp. 77-89.
- GRIVEL Charles, « Les universaux de texte », *Littérature*, n°30, Paris, Larousse, mai 1978, pp.25-50.
- HAMON Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1984.
- ID, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996.
- HERSCHBERG Anne Pierrot, « Problématique du cliché », in *Poétique*, n°43, Paris, Seuil, 1980, pp. 334-345.
- KERBRAT ORECHIONNI Catherine, *L'Implicite*, Paris, Armand Colin, 1986.
- MOLINIE Georges, *Sémiostylistique. L'effet de l'art*, Paris, PUF, 1998.
- MOLINIE Georges, VIALA, Alain, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, PUF, 1993.
- MONGO Beti, *L'histoire du fou*, Paris, Julliard, 1994 ; *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard, 1999 ; *Branle bas en noir et blanc*, Paris Julliard, 2000.
- MONGO Beti, « Comment être écrivain en Afrique ? », in KOM Ambroise (dir.), *Remember Mongo Beti*, Bayreuth African Studies Series, n°67, Bayreuth University, 2003, p.227-283
- RIFFATERRE Michael, « Le cliché dans la prose littéraire », in *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, pp. 161-181.
- ROBIN Régine, « Pour une socio-critique de l'imaginaire social », in NEEFS Jacques, ROPARS Marie-Claire (dirs), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Paris, Presses Universitaires de Lille, 1992, pp.95-121.

NOTES

1. Il s'agit de *L'Histoire du fou*, Paris, Julliard, 1994, *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard, 1999, *Branle-bas en noir et blanc*, Paris, Julliard, 2000. Pour les citations tirées de ces romans nous utiliserons respectivement les sigles HF, TS et BB suivis du numéro de page. Mongo Beti qui en est l'auteur est un romancier et essayiste né au Cameroun. Il a vécu une grande partie de son existence en exil, en France plus précisément où en sa

qualité d'agrégé de lettres classiques, il était enseignant à Rouen. C'est après la parution de *L'Histoire du fou* qu'il retourne vivre au Cameroun où il commettra les deux derniers romans sus référencés.

2. *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, PUF, 1993, p. 147
3. Charles Grivel, « Les universaux de texte », *Littérature*, n°30, mai 1978, p.40.
4. *Ibid.*, p.36.
5. *Ibid.*, p.42.
6. Claude Duchet, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, p.314.
7. Ruth Amossy, Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997, p. 34.
8. Régine Robin, « Pour une socio-critique de l'imaginaire social », Jacques Neefs, Marie- Claire Ropars (dirs), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Paris, Presses Universitaires de Lille, 1992, p.101.
9. Jean Louis Dufays, « Stéréotype et littérature. L'inéluctable va-et-vient », in Alain Goulet (dir.), *Le stéréotype. Crises et transformations*, Actes du colloque de Cerisy-La-Salle, Presses universitaire de Caen, 1994, pp.77-78.
10. Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1984, p.22.
11. Nous soulignerons régulièrement ainsi, afin de les mettre en exergue, ces opérateurs linguistiques de la stéréotypie.
12. Jean Michel Adam, *Les textes : types et prototypes*, Paris, Nathan, 1997, p.147.
13. Catherine Kerbrat Orecchioni dans son ouvrage intitulé *L'Implicite*, Paris, Armand Colin, 1986, fait l'exégèse des maximes conversationnelles élaborées par Paul Grice. Selon elle, le « principe de pertinence » voudrait que tout énoncé soit adapté au contexte conversationnel (p.199) tandis que la « loi d'informativité » stipule que dans un échange, tout énoncé doit apporter une information nouvelle, le déjà-dit ou l'évident étant frappés d'interdit. pp.207-208.
14. Michael Riffaterre, « Le cliché dans la prose littéraire », in *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p.176.
15. Philippe Hamon, *op.cit.*, p.146
16. Jean Louis Dufays, « Stéréotype, lecture littéraire et postmodernisme », in Christian Plantin (éd.), *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993, p.80. C'est l'auteur qui souligne.
17. Issu de « mange-mil » qui désigne un oiseau se nourrissant de céréales comme le mil, le néologisme « mange-mille » désigne le policier corrompu qui extorque les billets de mille francs CFA aux conducteurs dont ils sont chargés de contrôler les véhicules
18. Anne Pierrot Herschberg, art., cit., p.340.
19. *Ibid.*, p.335.
20. Régine Robin, art.cit., p.104.
21. Philippe Hamon, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p.57.
22. Mongo Beti, « Comment être écrivain en Afrique ? », in Ambroise Kom (dir), *Remember Mongo Beti*, Bayreuth African Studies Series, n°67, Bayreuth University, 2003, p.279.
23. Ruth Amossy, *op.cit.* p. 47.
24. Anne Pierrot Herschberg, art.cit. p.340.
25. Jean Louis Dufays, « Stéréotype et littérature. L'inéluctable va-et-vient », art.cit., p. 84.

26. Georges Molinié désigne ainsi « la réaction qui se fait dire, ou simplement ressentir au lecteur que ce dont il est question dans le discours textuel, les propos des personnages mis en scènes, les descriptions thématiques exposées – que tout le narré de l'œuvre le concerne ou indirectement, mais toujours personnellement, lui signifie en quelque manière une part de son être propre », *Sémiostylistique. L'effet de l'art*, Paris, PUF, 1998, p.156.

27. Ibid.

28. Ruth Amossy, Anne Pierrot Herschberg, *op.cit.*, p.64.

RÉSUMÉS

Cette réflexion se propose d'actualiser le concept de stéréotype, habituellement réservé aux sciences sociales, dans l'exploration du texte littéraire. Nous observons ainsi que l'idée de fixité au cœur de la problématique du stéréotype est un concept opératoire qui permet de lire autrement le récit sur le triple plan linguistique, thématique-narratif et idéologique. Les valeurs textuelles que ce concept permet de mettre en évidence portent à croire que notre corpus apparaît, dans une perspective sociocritique, comme une métaphore des sociétés africaines post-coloniales.

INDEX

Mots-clés : sociocritique, stéréotype, littérature francophone, post-colonialisme, sociopoétique

AUTEUR

J.-J. ROUSSEAU TANDIA MOUAFU

Chargé de cours de stylistique à l'Université de Dschang (Cameroun)